glais et 48 américains; parmi les dernières additions à son catalogue, il faut citer, comme étant les meilleurs romans anglais parus en ces derniers mois: *Kipps*, par H.-G. Wells; *Sacred and Profane Love*, par Arnold Bennett; *The Lake*, par George Moore; *The Fool Errant*, par Maurice Hewlett, et aussi *Tales and Fantasies*, par Robert Louis Stevenson, et *Sesame and Lilies* par John Ruskin.

Reçu: *Lord Randolph Churchill*, par Winston Spencer Churchill; *Six Women*, par Victoria Cross; *L'Emancipation de l'Egypte*, par A. Z.; *Qu'est-ce que cela veut dire?* par H P. Sligo de Pothonier; *Swinburne's Tragedies*, vol. V.: *Locrine*, *The Sisters*, *Marino Faliero*, *Rosamund*; *Spiritual Adventures*, par Arthur Symons; *Ariadne in Mantua*, par Vermon Lee; *The Bibelot*.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Psichari : *To Taxidi mou* (Mon voyage), 2e édition ; « La Hestia ». — Paulos Nirvânas : *Glossiki autobiographia*; « Panathénées ». — Dr Petros Apostolidès (Nirvânas) : *Tekhni kai phrénopathia*; « To Kratos ». — Hermonas : *Aegô*, poèmes; « Hestia ». — S. Skipis : *O Gyros tôn Orôn*, comédie; « Akritas. »

Le spectacle d'un débat linguistique, pouvant, à certaines heures, aller jusqu'à l'émeute, est chose assurément rare et captivante, mais aussi quelque peu dangereuse pour quiconque cherche à en exprimer avec désintéressement son opinion. C'est qu'il n'est pas facile d'éviter les chocs, soit avec les révolutionnaires, soit avec les réacteurs, imbus tous deux à égal degré de la passion du succès, qu'enveloppe le drapeau de la grandeur nationale. Il s'est bien constitué un parti de la paix, dont le rôle est de transiger, d'emprunter aux uns et aux autres, en attendant que la force des Destins se prononce; mais ce ne peut être là vraisemblablement que du provisoire, encore que le symptôme soit des plus significatifs. Pour nous, qui nous proposons de parler ici, non seulement au regard de la Grèce, mais au regard de la clientèle du *Mercure*, qui est universelle, notre exégèse rapide du mouvement littéraire néo-grec contemporain s'efforcera chaque fois de dégager les causes à la fois ethniques, historiques et philosophiques, manifestées plus ou moins clairement par les tendances de chaque écrivain ou groupe d'écrivains.

La réédition du **Taxidi** de Psichari et la publication par le *Noumas* de l'**Apologie** qui doit lui servir de commentaire nous fournit précisément l'occasion de jeter un nouveau coup d'œil d'ensemble sur ce que nous appellerons l'œuvre démotique en Grèce. Trois étapes la distinguent : le *Taxidi*; la *Tekhni*; les *Evangiles*.

Le *Taxidi mou* (*Mon voyage*) fut publié, comme on sait, pour la première fois en 1888. Ce « Tour de Grèce » fut un éclatant manifeste, quelque chose comme la proclamation des Droits... de la langue vivante, l'affirmation de ses aptitudes à conquérir tout le domaine

intellectuel néo-grec, la prose, toute la prose après la poésie. En fait, celle-ci n'avait jamais cessé de lui appartenir, malgré les concours officiels, malgré l'Université, malgré Soutzos et Rangabé. Ailleurs, portes closes ou à peu près. Et Valaoritis lui-même qui, l'année de sa mort, déplorait, dans une lettre récemment publiée (*O Logiotatismos*) la manie raisonneuse de ses contemporains et la tyrannie des mots, le grand Valaoritis n'eût pas écrit volontiers un article de journal dans la langue populaire que ses poèmes ont illustrée. Comme le dit fort bien Paulos Nirvânas en son amusante et fort instructive *Autobiographie linguistique*, « c'est une sorte de préjugé aristocratique qui règne sur nous et dont on a soif : l'aristocratie de la langue, très différente de celle de la race, de l'esprit ou de la richesse, mais autrement facile à conquérir. » Tout le « purisme » athénien repose ainsi, comme la fausse élégance de nos derniers classiques, sur l'arbitraire distinction des mots nobles et des mots plébéiens, avec cette différence qu'il ne s'agit pas seulement de choisir dans la langue courante, mais de la refaire toute et en quelque façon de la démonétiser.

A cette conception surannée, si rigoureusement combattue par les vers célèbres de Victor Hugo :

> J'ai mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire ;
> Plus de mot sénateur, plus de mot roturier...

l'Ecole Vulgariste opposa celle de la beauté vivante des mots, et prétendit ne pas vouloir séparer la Grammaire de l'Esthétique. « La grammaire, disait récemment Kostis Palamas au poète Hermonas, c'est l'un des noms de la Logique, un des visages de l'Harmonie. » « Ecrire en vulgaire, complète Argyris Ephtaliotis, dérive d'une nécessité à la fois esthétique et nationale. » Psichari va même plus loin, qui laisse entendre volontiers que la Science domine l'Art. D'où le reproche de « fanatisme » que lui faisait naguère, dans sa mémorable enquête des « *Panathénées* » sur la Question linguistique, l'un des initiateurs de la « libre langue mixte », Paulos Nirvânas. Complétant la pensée de Kambysis, qui accusait le maître d'école actuel de perpétuer, sous forme de pédantisme, l'avilissement de l'esclavage turc, le savant critique oppose le dogmatisme scolastique au dogmatisme révolutionnaire, et prétend dissocier l'idée du Beau, l'idée d'Art, de l'idée de réforme grammaticale. Au nom de la Vérité souveraine, Psichari, au début d'*Apologia*, s'attache précisément à réfuter, par les arguments les plus scientifiques, ce qu'il considère comme une erreur funeste, comme une feinte habile de l'idée puriste.

Il montre que l'école démotique ne fait qu'emprunter au peuple sa langue et sa grammaire et qu'elle ne songe de ce fait à rien imposer; il dénonce les « xénismes » nombreux de la langue épurée et les tournures françaises dont abuse la langue mixte elle-même ; il reproche

à ses adversaires de ne savoir prononcer eux-mêmes leurs propres vocables que selon les exigences de la phonétique populaire; il offre d'abondance, et avec une verve humoristique intarissable, les comparaisons à faire entre la formation actuelle du langage grec et la constitution progressive de la grammaire française jusqu'au XVIe siècle, époque où elle se fixa; en même temps, il proclame la nécessité d'une règle issue et tirée de l'observation et de l'amour de la langue.

Cette règle, il l'a cherchée dans la « κοίνη », à travers toutes les analogies et jusque derrière les anomalies de langage les mieux caractérisées; les deux éditions du *Taxidi* et les corrections opérées sur la dernière témoignent de la sincérité d'un effort, qu'il est plus facile de qualifier d'exagéré que de prendre sérieusement en défaut. Tel quel, il n'est pas douteux que le « Psicharisme » ne soit appelé à gagner progressivement du terrain, quelque réserve que l'on fasse sur l'actualité de certains points de doctrine, parce que, si l'on peut discuter sur l'obligatoire union de l'Esthétique et de la Grammaire, le sentiment du Beau ne peut rien s'il ne se confronte à chaque instant avec les lois de la Vie. L'art ne se peut séparer du monde et des choses, comme la langue de la nation qui la parle.

Au reste, il ne nous appartient pas ici d'entrer plus avant dans cette épineuse question d'idiome; constatons seulement que, chez beaucoup de Grecs même cultivés, la vanité de paraître savoir beaucoup de choses l'emporte souvent sur la qualité profonde du sentiment national. C'est là certainement un héritage byzantin, et le Purisme athénien est bien descendu de Constantinople après l'indépendance; faute de racines directes avec le peuple, il persiste inconsciemment à en trahir la cause. Par ailleurs, nos modes artistiques ont assez influé sur le milieu grec pour lui infuser l'idée de l'art pour lettrés seuls. Il reste que l'école mixte s'accommoderait volontiers des résultats acquis : le démotique pour tout ce qui est imagination, fantaisie, poésie; le scolastique pour la science.

Le terrain conquis est déjà considérable, comme on voit, et il est assez curieux, à ce propos, de repasser avec Paulos Nirvânas lui-même les divers moments de l'évolution vulgariste. Une étude fort documentée sur les rapports à établir entre *l'Art et la Phrénopathie* lui sert justement de prétexte à l'intéressante digression que nous allons résumer. L'apparition de la *Tekhni* en 1898, sous la direction de Pétros Vasilikos, amalgama la question de langue à la question d'art et sur le mouvement « psichariste » vint greffer le symbolisme. Ainsi confluèrent un instant les tendances nationalistes émancipatrices et les influences de la mode extérieure. Un peu plus tard, le *Nordauisme* devait jouer, dans l'aventure intellectuelle dénommée là-bas *Malliarisme* (de *Malliaros*, poilu, chevelu) le rôle de *deus*

ex machinâ dans le dénouement d'une comédie. La phrénopathologie se vint greffer à son tour sur la Question linguistique, et un célèbre psychiâtre put parler de la « phrénopathie glossique ».

Tous les novateurs, disciples de la poétique symboliste et partisans de la langue vulgaire, froids grammairiens et conteurs enthousiastes, les désordonnés et les méthodiques, furent pris pour les victimes de quelque démonomanie épidémique, renouvelée du moyen-âge.

On sait quel résultat se produisit à l'époque des *Evangiles* de Pallis et quel prétexte de troubles publics furent de simples traductions, lors de la constitution de la Société *Ethniki Glossa*.

Mais déjà une scission s'était produite parmi les adeptes du *Malliarisme;* par Nietzsche et le *Dionysos*, un courant d'olympisme cosmopolite s'inaugurait, fortifié d'influences allemandes. On reprit l'axiome gœthien : « Sentir d'abord, sentir est l'essentiel, » et le souci exclusivement grammatical fut tout à coup distancé. On s'avisa aussi, un peu plus tard, que les lois de l'art découlent de l'œuvre d'art elle-même, et que certains écrivains d'un rare mérite s'étaient éloignés des vaines discussions lexicologiques pour mieux saisir leur propre idéal. On retrouva Kalvos, et surtout on se prit à redouter les audaces de la langue, beaucoup plus mal acceptées souvent que les témérités de l'idée.

Tout ce qui marque ou à peu près dans la littérature nouvelle reconnaît cependant que le Purisme est à bout d'arguments et que le seul prestige officiel lui conserve les positions acquises. Peu ou prou désormais chacun s'exerce à « psichariser », sans trop en avoir l'air.

Il y a vêtement de travail et costume de fête. Parler vulgaire équivaut en France à parler patois. Qui niera cependant les splendeurs des vers de Mistral ? Nirvânas dernièrement faisait (le regretté Polybas avait tenté le parallèle avant lui) la comparaison entre une traduction vulgaire de l'*Enfer* et une transposition puriste, celle de Rangabé, et bientôt la qualité expressive de la première. C'est de toute évidence, même à l'oreille des mal initiés. S'il n'existe pas de mots nobles ou roturiers, il y en a de beaux et de laids; ceux-ci n'ont jamais passé par le gosier populaire, et c'est pourquoi sans doute — s'en offusque qui voudra — les productions de la scolastique néo-hellénique n'ont pour moi-même généralement qu'un charme médiocre. Cela est sans vie ni couleur ; c'est un mannequin fardé. Nirvânas s'avisa, dit-il, de cette inexpressivité pompeuse et froide, le jour où il voulut parler d'amour à une jeune fille. Comme on le comprend ! De tels sentiments ne sauraient contrarier les aspirations d'une vaste culture, comme celle manifestée par les poètes S. Skipis et Hermonas. Le *Tour des Heures* du premier, début d'un cycle : *Les Sept Sceaux*, est une comédie en prose et en vers, où, dans la langue de Kalvos, le Gœthe du *Second Faust* semble avoir collaboré avec le

Shakespeare du *Songe d'une Nuit d'été*. Nous donnerons plus tard l'analyse de ce beau poème. *Argô*, d'Hermonas, sur qui nous devrons également revenir, marie dans un sentiment très personnel la triple influence de Keats, de Leconte de Lisle et de Heredia. « Ce sont des sonnets dont la perfection simple rappelle le style dorique, » dit Palamas. La *Satyre lyrique* qui clot le volume dépasse de haut Lascaratos, et rejoint notre Hugo.

MEMENTO. — Reçu l'*Almanach national* de Skokos, publication littéraire et soignée ; les *Contes* de Kypræos, dont une belle étude sur Martzokis ; *Panathénées*, avec des récits très gracieux de Nirvânas ; *Akritas*, avec des poèmes très neufs d'Emilia Courtelis, de Skipis, et une belle étude sur Kalvos, par de Viazi ; le *Noumas*, avec le nouveau drame de Tangopoulos, que nous analyserons, etc.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

LETTRES RUSSES

L. Andréieff : *Vers les Etoiles.*

Les temps ne sont guère favorables aux lettres ni aux arts en Russie. Tout y est subordonné et mis au service de la politique. Les nouvelles œuvres, comme nous le verrons tout à l'heure, même celles qui sont les plus littéraires et les plus artistiques, en sont fortement imprégnées, et celles qui ne le sont pas n'offrent guère plus d'intérêt au point de vue littéraire et artistique.

Une particularité cependant leur est commune à toutes : c'est que toutes elles sont des pièces de théâtre. L'historien de la littérature de notre époque n'aura pas qu'à constater, mais à expliquer ce phénomène que le théâtre est le genre préféré de notre temps. Est-ce imitation de ce qui se passe ailleurs et notamment en France, ou est-ce que le théâtre est l'expression naturelle, la forme qui convient le mieux au goût, à l'esthétique, aux besoins de la vie, de notre vie si tourmentée et si pleine de passion ?

Peu avant sa mort, notre grand sculpteur, le regretté Antokolsky, me dit un jour : « Il y a des époques où c'est surtout la peinture qui est en faveur ; il y en a d'autres qui sont toutes à la sculpture ; nous traversons une période où c'est la sculpture qui règne dans le domaine de l'art... » Et il me citait Rodin, Dalou, etc.

Je ne discute pas, je cite. A supposer cependant qu'Antokolsky ait parlé surtout en sculpteur, je ne puis pas ne pas reconnaître que ses paroles contenaient au moins une parcelle de vérité. J'ajouterai que cette alternance et cette prédominance de genre s'observent aussi dans les lettres. Et c'est précisément à cause de cela que tous les écrivains contemporains se tournent du côté de la scène, dans leurs productions, et rares sont ceux qui, ayant commencé leur carrière